

*Trésors
des îles Marquises*



MUSÉE
DE L'HOMME
PARIS

L'artisan et le spécialiste aux Marquises

Stéphanie Sears

Sous sa forme précoloniale et durant les premiers temps de l'ère de contact avec l'Occident, la société marquisienne fut caractérisée, sans doute plus qu'aucune autre société polynésienne, par le prestige accordé à des individus doués d'un talent ou d'un savoir particuliers. La diminution dramatique de la population de ces îles, due aux épidémies successives, à la guerre, à l'alcool, à l'opium et à un mal de vivre généralisé, fit de la période allant de la fin du XIX^e siècle jusque vers le milieu du XX^e siècle une phase d'inactivité et d'appauvrissement culturel extrême. Il est difficile de situer précisément le début d'une renaissance culturelle, d'abord timide et très progressive. La création du CETAD¹, en 1973, a permis aux étudiants en sculpture d'obtenir un diplôme dans une activité traditionnelle qui a pris depuis une importance à la fois économique et culturelle²; mais surtout, la création d'un bulletin marquisien visant à promouvoir la langue et la culture locales³ en 1987 a concrétisé de manière officielle les efforts entrepris quelque dix ans auparavant par un petit groupe d'érudits et l'évêque des Marquises. Ce regain d'intérêt pour la culture passée semble s'être répandu à travers la population marquisienne, surtout depuis le deuxième festival des Marquises, en 1989. Il s'exprime notamment dans les domaines de la sculpture, du tatouage, de la danse, du chant et de la médecine traditionnels. D'autres efforts ont été faits localement pour rassembler le savoir subsistant encore dans la mémoire de certains, et le faire partager à toute la population. Une volonté de continuité de la culture marquisienne pousse les spécialistes dans les domaines d'activité cités à réinterpréter également leur culture à partir des restes de connaissance du passé. L'ensemble de la société marquisienne montre des signes de cette nouvelle vitalité et de ce désir de pérennité, en continuant de désigner les individus «spécialisés» par des termes honorifiques du passé, que leur talent ou leur savoir soit du domaine traditionnel ou contemporain. Ainsi, le spécialiste

de manière générale est-il toujours désigné par les mots *tuhuka* dans le nord de l'archipel⁴, et *tuhuna* dans le sud.

Le spécialiste du passé

Les spécialistes ont été une catégorie sociale prestigieuse à travers toute la Polynésie. Aux Marquises, ils se distinguaient par un plus grand individualisme et l'absence d'organisation formelle, en corporations ou guildes, contrairement à Samoa ou à Hawaïi. Certes, il existait un certain esprit de corps entre spécialistes d'une même profession, et leur regroupement durant certaines cérémonies permet de parler de catégorie ou de classe des spécialistes, unis en une sorte de corporation de fait. Cependant l'individualisation plus évidente du talent et du savoir naquit en partie de certaines caractéristiques du milieu marquisien. En effet, l'environnement physique des Marquises était imprévisible, rendu dangereux par l'absence de lagons et par des périodes récurrentes de sécheresse. Leur configuration géographique en vallées étroites, difficilement accessibles par la terre, contraignit les Marquisiens à se grouper en unités séparées, quasi autonomes. À ces réalités du terrain correspondait tout naturellement une société divisée et belliqueuse. Les dangers étaient multiples, la vie était périlleuse. Dans un tel contexte, le spécialiste, quel qu'il fût, mais plus particulièrement celui qui savait lire l'avenir, construire une pirogue ou une maison, connaissait les étoiles et l'«histoire» de son peuple – relatée dans les chants sacrés, dans la vie des dieux et des ancêtres, et dans la généalogie du chef – assurait à l'existence du Marquisien une certaine continuité et donc une certaine sécurité.

Le spécialiste du passé tel que nous le connaissons aujourd'hui au travers des écrits issus de la période de contact avec l'Occident, dite période historique, ressemble très vraisem-

blement à celui de la période classique, de 1400 ap. J.-C. à 1790 ap. J.-C.⁵. Il est donc ici fait référence à ces deux périodes.

Le terme *tuhuka / tuhuna* était utilisé tantôt comme adjectif tantôt comme substantif. Dans le premier cas, il signifiait «adroit», «intelligent», «expert», «savant». Dans le deuxième cas, il constituait un titre honorifique et récompensait le niveau de connaissance ou d'adresse manuelle d'un individu. Suivi du mot *nui* («grand»), il se traduisait par «maître». Le porteur du titre était ainsi reconnu comme ayant atteint le sommet de son savoir. Le *tuhuka / tuhuna* apparaissait dans la société marquisienne dans d'innombrables domaines, couvrant presque toutes les activités de la vie: fabrication d'outils, de mobilier domestique, d'instruments de musique, de jeux, d'ornements, d'armes, de représentations ancestrales.

À l'intérieur de la catégorie *tuhuka / tuhuna*, le spécialiste le plus prestigieux était toujours l'érudit, prêtre rituel des grandes cérémonies tribales, nommé *tuhuka o'oko*, au nord, et *tuhuna o'ono*, au sud, la position hiérarchique des autres spécialistes pouvant varier selon les îles et les vallées. Ce maître du savoir oral et des gestes rituels avait un statut légèrement inférieur à celui du shaman (*tau'a*) et du chef (*haka'iki*). Les spécialistes les plus prestigieux étaient attachés aux familles de chef et les servaient de génération en génération. Dans ce cas, le titre de *tuhuka / tuhuna* paraît héréditaire⁶. Le talent personnel demeurait cependant nécessaire pour qu'un individu eût le titre de spécialiste, et, si le fils ne présentait pas la prédisposition requise pour être l'apprenti de son père, le petit-fils ou un neveu prenait sa place, ou encore, par voie d'adoption, un individu particulièrement doué était introduit dans la famille. Il n'était pas non plus exclu que le talent se manifestât chez un individu de sexe féminin. Certains spécialistes, itinérants, offraient leurs services de vallée en vallée et d'île en île.

À partir d'un certain âge, les *tuhuka / tuhuna*, appelés globalement les «vieux⁷», cessaient leurs activités pour former un corps de conseillers administratifs et un chœur durant les cérémonies religieuses sur les terrasses sacrées (*me'ae*) réservées aux personnages sacrés (*tapu*).

Le spécialiste tenait une position stratégique dans une société marquisienne marquée par deux aspects contradictoires. Le premier aspect était toujours la règle de primogéniture, un système dans lequel le premier-né, de préférence mâle, héritait à sa naissance de l'autorité de son parent. Le système de primogéniture reflétait une société à hiérarchie

fixe ou fermée. Le second aspect était la règle d'efficacité ou de réussite, sanctionnée par le titre de spécialiste, l'acquisition de biens matériels et la promotion sociale⁸. Une telle société «ouverte», où l'individualité s'exprimait aussi au travers de signes apparents de richesse, connut son apogée aux Marquises durant les périodes classique et historique. D'une part, la présence d'une élite aristocratique dénotait encore un système de pouvoir héréditaire; d'autre part, la mobilité sociale était due à différents facteurs, tels que les guerres incessantes et leurs ravages, et au système répandu d'adoption. Sur le modèle traditionnel du statut héréditaire venait se greffer une structure sociale en perpétuelle transformation. Dans ce contexte, le spécialiste était l'incarnation même de l'agent d'efficacité.

L'intense individualisation du talent et du savoir, déjà mentionnée, est à l'origine du grand nombre de spécialités aux Marquises. En contradiction subtile avec cette individualisation cependant, le droit du spécialiste à innover était limité par un protocole de style acquis au cours de l'apprentissage. Il devait suivre dans ses gestes un certain ordre et certaines conventions esthétiques, sans quoi l'objet, dont le but principal était d'être fonctionnel, risquait d'être insatisfaisant. Cette multiplication des spécialités eut simultanément un effet de diversification et d'homogénéisation à travers l'archipel, en permettant d'augmenter les échanges et en contrebalançant l'extrême segmentation sociale. Bien que l'architecture et la manufacture d'objets apparaissent relativement uniformes au nord et au sud de l'archipel, les échanges étaient toujours fructueux grâce à certaines nuances individuelles de technique et de style, et grâce aux spécialisations prédominantes dans certaines régions favorisées par l'abondance ou la meilleure qualité d'une matière première. Ainsi, l'île d'Eiao était spécialisée dans la fabrication d'herminettes en pierre et les exportait. Les îles d'Ua Pou et d'Ua Huka fabriquaient les meilleurs pilons en pierre. L'île de Fatu Hiva était réputée pour sa sculpture sur bois. La vallée de Muake, à Nuku Hiva, produisait le parfum au safran (*'eka*), très demandé dans les autres îles. Bien que ces échanges aient été pour la plupart d'un caractère cérémoniel, il est plausible qu'ils se soient effectués aussi de manière moins désintéressée, étant donné l'habitude qu'avaient les spécialistes de se faire bien rémunérer leur travail.

De même qu'un individu provenant d'une catégorie sociale inférieure pouvait accéder à celle de *tuhuka / tuhuna*, certains chefs cumulaient leur titre avec celui de spécialiste,

même s'ils étaient connus sous leur titre le plus prestigieux. Cependant, comme la position de chef nécessitait un certain degré de richesse pour pouvoir entretenir une «cour», et qu'un spécialiste pouvait accroître ses biens, l'association des deux statuts était fort avantageuse.

Les maisons marquisiennes étaient remplies d'objets fabriqués par les spécialistes; l'ensemble de la vie quotidienne, les périodes de grandes cérémonies et de fêtes l'étaient aussi. La production d'objets ne se faisait pas dans un seul but esthétique comme le laisse supposer parfois une traduction occidentale de *tuhuka / tuhuna* par le terme «artiste». Chaque objet avait une triple valeur rituelle, esthétique et fonctionnelle. Ces trois valeurs étaient en réalité indivisibles dans le cas d'une fabrication accomplie, et faisaient partie intégrante de l'objet, lui donnant une identité propre qui reflétait le prestige de son possesseur et y contribuait. Cela était particulièrement vrai pour les outils et les armes. L'efficacité de l'objet était assurée dès lors que le spécialiste atteignait le sommet de son «art» grâce à la protection des dieux. Le contexte rituel nécessaire à la réussite d'une entreprise, quelle qu'elle fût, permettait à la force divine appelée *mana* d'être transmise au *tuhuka / tuhuna* durant le temps de l'entreprise. Le *mana*, en effet, n'était pas intrinsèque au spécialiste comme il l'était au chef et au shaman.

Puisque toute chose dans le monde était œuvre divine, le spécialiste ne faisait qu'emprunter aux dieux spécifiques à son activité le pouvoir de créer, reproduisant ainsi le travail originel⁹. Sa capacité à répéter l'ouvrage divin le plaçait à mi-chemin entre l'au-delà et le monde tangible, en faisant à la fois un technicien et un prêtre ou un sorcier (*nani kaha*). Le guérisseur (*tuhuka haika*, au nord; *tuhuna apau*, au sud) illustrait particulièrement bien cette position intermédiaire, en faisant appel simultanément à l'efficacité des plantes et aux esprits des morts, qui participaient à la vie des Marquisiens, selon diverses formules ésotériques.

Éducation du spécialiste

On peut imaginer que l'éducation du spécialiste évoluait en général d'un système héréditaire étroitement parental, limité à la relation parents-enfants et grands-parents-petits-enfants, à un système plus «ouvert», aux époques classique et historique. Les données sont plus nombreuses sur l'éducation du *tuhuka o'oko / tuhuna o'ono*. Celle-ci compor-



Le vieux *tau'a* de Vaitahu, 1842, *Album de Radiguet*, p° 33
Le *tau'a* représentait la divinité ancestrale auprès de la tribu : interprète de l'esprit du dieu, il présidait aux sacrifices et à certains rites funéraires.

tait des règles apparemment plus rigoureuses que pour les spécialistes de statut inférieur. L'érudit et prêtre rituel devait exercer sa mémoire de façon à pouvoir réciter sans fautes d'interminables généalogies, les chants sacrés, et exécuter les gestes des divers rites. En cas de défaillance, sa mémoire ne pouvait compter que sur une sorte de corde où, au moyen de nœuds, étaient inscrites les générations de la tribu. Il n'avait pas le droit de porter des ornements frivoles : colliers de fleurs, poudre de turmeric, huile parfumée. Il ne devait avoir aucune relation sexuelle, ni participer à aucun jeu, et devait manger seul. Certaines nourritures lui étaient interdites, comme la *popoi*¹⁰ au lait de coco ou le poisson *hohoe*¹¹. Deux cérémonies successives, le *tuputu* et le *pouhahati*, le sacraient enfin *tuhuka o'oko / tuhuna o'ono*. Son savoir était ensuite régulièrement remis en cause lors de concours (*u'i*), durant des réunions intertribales, où il risquait de perdre son titre.

Les maîtres tatoueurs (*tuhuka / tuhuna patu tiki*) passaient aussi des concours où ils devaient rivaliser de rapidité et de précision d'exécution.

Certains chants sacrés étant interdits aux femmes, bien qu'elles pussent devenir cheffesses ou shamans, elles ne pouvaient devenir prêtres rituels.

Les spécialités manuelles pouvaient être enseignées par un parent ou un maître rémunéré, ou encore selon une formule d'« apprentissage informel¹² » qui ne devait être ni héréditaire ni payante.

Costume du spécialiste

En considérant que le costume du spécialiste a dû varier quelque peu selon les îles de l'archipel, en général l'éru-dit et prêtre rituel portait un turban, une cape et un vêtement autour des hanches (*hami*) faits d'écorce battue de banian (*tapa*), de couleur brun rougeâtre. L'ensemble des spécialistes aurait aussi été distingué par le port d'un chapeau, ou mitre, en feuille de cocotier, d'une cape faite de la même matière et d'un collier en bois en forme de croissant orné de graines rouges.

Le spécialiste aux Marquises aujourd'hui

La société marquisienne actuelle n'a que très peu de rap-ports avec celle de l'époque classique et du début de la période historique. Il paraît cependant légitime de parler de continuité, bien que transformée, dans la mesure où les autochtones eux-mêmes en acceptent la notion. L'adresse manuelle, le savoir-faire, la capacité à obtenir ce que l'on veut¹³ sont, aujourd'hui plus que jamais, admirés dans une société qui cherche à se reconstituer culturellement et éco-nomiquement. Parmi les trois notables principaux du passé, *haka'iki*, *tau'a*, *tuhuka / tuhuna*, ce dernier continue d'être reconnu aujourd'hui comme nécessaire à l'identité marqui-sienne. Il est le symbole le plus caractéristique de ce phéno-mène de continuité-transformation aux Marquises : comme dans le passé, par la diversité de leurs spécialités, les *tuhuka / tuhuna* sont plus nombreux que les représentants des deux autres catégories. Les individus tenus pour spécialistes

exercent aussi bien dans des domaines dits « traditionnels » que modernes, comme, par exemple, la réparation de méca-nique automobile, la fabrication du pain, la médecine moderne, l'instruction scolaire. Néanmoins la valeur cultu-relle attachée aux spécialités traditionnelles est considérée comme plus importante par les Marquisiens, et une hiérar-chie s'est instaurée dans laquelle les spécialités modernes figurent après des spécialités autochtones comme la sculp-ture, le tatouage, le chant et la danse. Certains spécialistes sont aussi les agents efficaces d'un modeste mais constant développement du tourisme : sculpteurs sur pierre et sur bois, peintres sur *tapa*, maîtres de danse et de chant tradi-tionnels, ainsi que les spécialistes d'une discipline introduite aux Marquises au milieu du XIX^e siècle : l'équitation¹⁴.

Les notions de créativité et de maîtrise demeurent très exigeantes dans l'éthique marquisienne, particulièrement dans les domaines où, comme en sculpture, les adeptes sont plus nombreux. Le nom de *tuhuka / tuhuna* n'est donné dans ce cas qu'avec circonspection. Dans les domaines où il y a moins de représentants, une distinction entre meilleur et moins bon est rendue quasiment impossible. Ainsi certains sont considérés comme spécialistes par le simple fait qu'ils sont seuls à exercer la profession. Une telle situation est vouée à évoluer avec l'augmentation de la population et l'amélioration du niveau de connaissance.

D'autre part, bien que la sculpture, par exemple, soit devenue assez rémunératrice, la conception populaire du *tuhuka / tuhuna* s'est transformée, s'éloignant considéra-blement de la description faite dans le passé d'un être tra-villant à son profit, pour devenir celle d'un individu désin-téressé et civique, capable de sauver et de remodeler l'identité marquisienne. En réalité, le *tuhuka / tuhuna* travaille pour son propre compte, qu'il soit de type traditionnel ou moderne. Il est même âpre au gain, ressemblant en cela aux spécialistes du passé.

Aucun rituel sacré n'accompagne plus le début et la fin du travail du spécialiste, qui n'a de lien professionnel avec l'Église que dans le cas du chef de prière (*tumu pure*)¹⁵. Mais certains guérisseurs font une prière à Dieu avant de com-mencer à préparer un remède, essentiellement pour se pré-server de la réputation de sorcier ou de païen. L'influence culturelle du spécialiste traditionnel lui permet aujourd'hui d'atteindre une position de responsabilité supérieure à celle qu'il eut par le passé.

1. Centre d'éducation aux technologies appropriées au développement.
2. L'utilisation du motif *tiki* sur quasiment toute la sculpture marquisienne d'aujourd'hui symbolise en effet la continuité d'une culture bien locale, puisque Tiki fut, selon une légende de Nuku Hiva, à la fois le créateur des îles, le père des Marquisiens et le « patron » des sculpteurs.
3. *Motu Haka o te Henua Enata* – *motu*: « île »; *haka*: « danse de guerre », mais aussi « déesse de la terre » ainsi que les verbes « faire », « devenir »; *henua*: « terre »; *'enata* (*'enana*): « homme ».
4. Le mot *tufunga* désignait le spécialiste de la vallée de Taipivai, à Nuku Hiva.
5. Voir Suggs R. C., « The Archaeology of Nuku Hiva, Marquesas Islands, French Polynesia ». *Anthropological Papers of American Museum of Natural History*, New York, 1961, vol. 49, part 1.
6. Il semblerait que parmi les spécialités évoluées et prestigieuses, le savoir se soit transmis de préférence de père en fils. Karl von den Steinen étendit le système héréditaire à toutes les spécialités mais sans règle de primogéniture. (Voir Steinen K. von den, *Die Marquesaner und ihre Kunst, Studien über die Entwicklung primitiver Südseeornamentik nach eigenen Reiseergebnissen und dem Material der Museen*, Berlin, D. Reimer, 1925-1928, 3 vol.).
7. Voir la légende de *Pota-a-te-mau* dans Handy E. S. C., *Marquesan Legends*, Bishop Museum Bulletin, Honolulu, 1930, n° 69.
8. Voir Goldman I., *Ancient Polynesian Society*, Chicago, University of Chicago Press, 1970.
9. Voir Beckwith M. W., *The Kumulipo*, Hawaii, University Press of Hawaii, 1972.
10. Pâte de fruit à pain fermentée et fraîche mélangée.
11. Perche ou flagtail de la famille *Kuhlidae* (*Kuhlia sp.*).
12. Voir Handy E. S. C., *The Native Culture in the Marquesas*, Bishop Museum Bulletin, Honolulu, 1923, n° 9.
13. Une personne sachant réussir dans la vie, apprendre vite..., est décrite aujourd'hui comme « débrouillarde » aux Marquises.
14. Le cheval s'est si bien adapté aux îles Marquises, et le Marquisien l'a si bien adopté dans sa vie quotidienne, que l'équitation fait figure d'occupation traditionnelle.
15. Le chef de prière est choisi par la communauté pour se substituer au prêtre lorsque celui-ci doit voyager d'une île à une autre pour officier. Le *tumu pure* sert de guide moral, fait le catéchisme aux enfants et dirige les prières du dimanche.